

Hommage à Robert Dickson

Johanne Melançon

Numéro 136, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41005ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

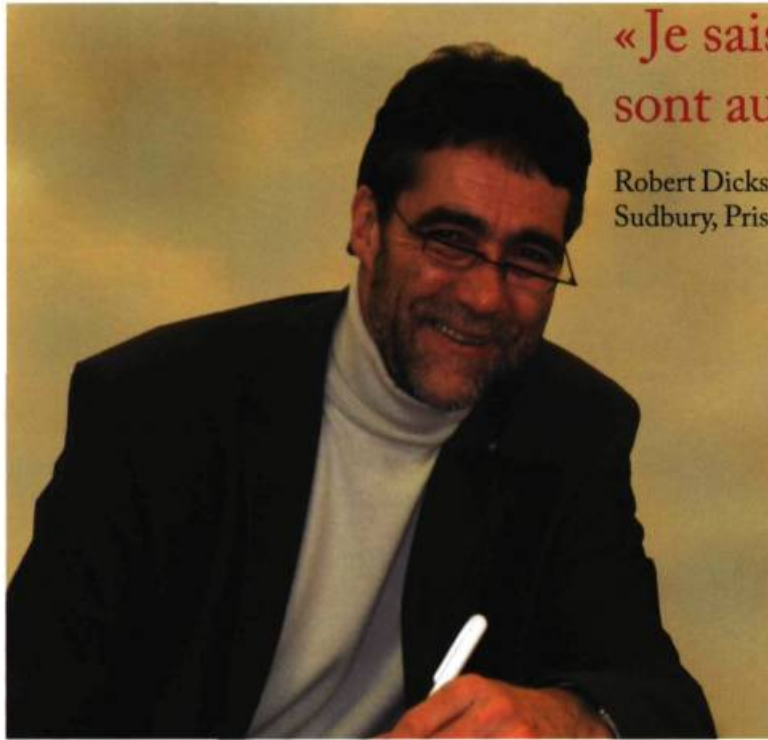
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Melançon, J. (2007). Hommage à Robert Dickson. *Liaison*, (136), 29–33.

Hommage à Robert Dickson

Sous la direction de JOHANNE MELANÇON



« Je sais que les mots d'amour
sont aussi nécessaires qu'éternels. »

Robert Dickson, « Éléments d'un petit savoir personnel », *Or« é »alité*,
Sudbury, Prise de parole, 1978.

Photo: Béatrice Dubé-Prevost



Photo: Denys Tremblay



Photo: Rachelle Bergeron

20

JOHANNE MELANÇON

FIGURE IMPORTANTE DE LA LITTÉRATURE franco-ontarienne, ange gardien de la communauté artistique, Robert Dickson nous a quittés le 19 mars dernier. Professeur au département d'études françaises et de traduction de l'Université Laurentienne de 1972 à 2003, poète sensible, parolier, traducteur, comédien à ses heures, animateur d'ateliers, éditeur, homme de parole et d'engagement, il a inspiré et guidé plusieurs jeunes créateurs et artistes. On l'associe spontanément au poème-affiche devenu chanson « Au Nord de notre vie », à Cano, aux Cuisines de la poésie, à Prise de parole. Son départ crée un grand vide.

Pour le saluer, la revue *Liaison* a voulu consacrer quelques pages à sa mémoire. Il ne s'agissait pas de faire un résumé de toutes ses réalisations ; d'autres, en d'autres lieux et plus tard, se pencheront sur son engagement auprès de la communauté artistique et sur son œuvre et en feront l'analyse. Il nous a semblé qu'il s'agissait là de la meilleure façon, aujourd'hui, de lui rendre hommage : en partageant souvenirs et émotions.

Je voudrais ici remercier chaleureusement tous ceux et celles qui ont voulu nous confier un texte hommage et offrir des remerciements tout particuliers à Denise Truax et à Lucie Hotte.

■

Salut, salut, salut, Robert. Oui, « il fait beau ici itou », « on a des bulles de champagne au coin / des yeux ». Et tu es toujours vivant.

P.S. Je replonge dans ta poésie.

■ ■ ■

MARIE CADIEUX, JEAN MARC LARIVIÈRE

«SI VOUS MONTIEZ SUR LES PLANCHES pour une toute dernière fois en tant que Franco-Ontariens, quel cri testamentaire lâcheriez-vous»? C'était, en 1996, le défi frondeur que Marie Cadieux et moi lancions à une demi-douzaine d'artistes dans le cadre de notre film *Le Dernier des Franco-Ontariens*, inspiré du recueil éponyme de Pierre Albert. S'inspirant du style et de la forme du texte *Le Testament* de François Villon, Robert Dickson nous livrait un poème tout à son image. Nous le reproduisons ici pour la toute première fois sur la page, pour donner la parole à notre grand ami - encore et toujours - comme nous l'aimons et comme il nous manque.

Je voudrais me rappeler du monde
Surtout tel qu'il est ce matin,
Cette fraîcheur et le ciel rose,
Une légère brise et les oiseaux quotidiens.
Et si cri doit sortir, mieux vaut le partir
Sur le champ, mais non de bataille
Car aime mieux blessure d'amour
Que guerre ou canaille.

Item, je laisse à qui de droit
Les meilleures farces plates
Et les rires les plus contagieux
Autour d'une table amicale.
Que vous en soyez atteint
Et longtemps, n'en aurez jamais trop.

Item, aux étroits d'esprit
Laissez votre horizon rétréci,
Aux hypocrites, vos jeux d'hypocrisie,
Aux faux intellectuels, vos fausses certitudes,
Et aux droits piliers de la société
Votre rectum et votre rectitude.

Item, aux torchons, des guenilles,
À qui vivra, les yeux pour voir,
À bon entendeur, salut!
À chaque jour, sa peine,
Aux chemins de l'enfer, ben de l'asphalte,
Et à la claire fontaine, une eau toute amoureuse.

Item, à toi qui éclaire mes jours
De tes yeux ciel pâle
De tes yeux vert rivière
Je laisserais, si ce n'était que de moi,
Une terre en paix,
Et belle, à ta mesure.

Item, mes péchés, mignons et autres
Sur le plancher vais laisser
Et juste à côté
Tout ce qu'il faut pour nettoyer.
Allez! Un petit effort,
Balayez.

Ai parlé, voyagé, chanté aussi,
Et surtout, connu belles amies, grands amis.
Aime parents et enfants d'un farouche amour,

Suis fortuné car beaucoup aimé en retour.
Fais ce que peut, si possible, avec tendresse,
Voilà toute ma force et toutes mes faiblesses.
Et bientôt partirai mais point trop sagement.
Ah! l'heure sonne. Ce fut mon testament.



Robert

CLAUDINE MOÏSE
Avignon, 2007

ROBERT DICKSON EST MORT. Il est mort un matin à l'aube, tout proche du printemps. Je l'attendais pour passer l'hiver à Montpellier. Je l'ai attendu en vain.

Sa voix est montée de l'hôpital de Sudbury, nous avons parlé de l'avenir, de ses textes qui attendaient, de mon livre que je lui devais. Robert a ponctué mes années entre ici et là-bas. Il a souvent traversé l'Océan; nous nous sommes vus lors de ses années du Sud, de Banyuls à Aix. Montpellier était toujours sur le chemin. De l'autre côté aussi, à Montréal ou Sudbury. Dans *humains paysages en temps de paix relative*, Sudbury finit en page 19 et Avignon suit en 20, comme de fil en aiguille.

Lors des ateliers d'écriture à l'université à Avignon, Robert a posé son geste poétique, en mots et en présence. Les étudiants ont continué à lui écrire, à échanger. L'an passé, il leur avait encore rendu visite, en souvenir des temps d'écriture. Robert naviguait entre ses deux langues et en variation. Sa vie était une juste variation.

Nous avons mangé au bord de la mer, de la Méditerranée, à Pâques l'an passé. Yolande était là, des amis aussi. Le temps était doux comme le soleil de Sudbury après l'hiver, comme les fleurs de son jardin, comme une descente en vélo. Nous avons marché et parlé de la vie et de rien. Être juste là, présents les uns aux autres, être en marche avant la fin. Robert m'avait dit que j'avais un sourire de l'enfance, de ce que j'étais petite fille, quelque chose de lointain qui remontait, quelque chose de la douceur. Il aidait à vivre. Par temps difficile, cette tentative de rester debout, comme il m'avait écrit en une dédicace.

Robert Dickson n'est pas mort. Il est retourné à Sudbury. Je l'attends à Montpellier ou à Avignon; comme il veut.



Les rencontres que nous n'aurons plus...

JO-ANNE ELDER
13 mai 2007

PERDRE UN POÈTE DE GRAND talent comme Robert Dickson laisse en quelque sorte la poésie en suspens. Grand personnage du milieu littéraire à la fois dans le Nouvel Ontario et dans la francophonie, le poète était au sommet d'un cheminement artistique en poésie, en traduction, en théâtre, en chanson. Pour répondre au silence, nous devons retourner à ses paroles qui ne cessent de résonner et de nous reconforter, en relisant ses recueils ou en se souvenant des soirées de poésie, ces rencontres littéraires qu'il appréciait tant et qu'il faisait extrêmement bien.

Pour caractériser son écriture, je choisirais l'adjectif «limpide», entre autres à cause du défi que pose la traduction de sa poésie qui, en traduction anglaise directe, me semblait moins claire, moins légère, moins simple, à cause de la sonorité peut-être (les «i» ouverts) ou à cause de la ressemblance à «limp» (flaque). Retenir la simplicité et la clarté, la sonorité et les images de la poésie de Robert Dickson en traduction anglaise est loin d'être évident, et ce sera un défi d'autant plus grand sans les annotations et les échanges sur mes traductions qui m'accompagnaient attentivement de son vivant.

Il y aurait beaucoup à dire de sa poésie, si puissante, si riche, d'une si grande portée. En apprenant sa mort, j'ai pensé: il avait encore tellement de poésie à écrire, tellement de projets à réaliser. Je pense à tous ces poèmes qu'il n'écrira plus, chacun comme une rencontre avec ses perceptions, sa sensibilité devant la nature et son engagement face à la destruction de ce monde qui appartient aux agriculteurs et aux enfants comme aux poètes, son optimisme envers l'humanité, sa tendresse envers la souffrance des êtres humains, sa lutte pour la liberté des femmes et des hommes, sa mélancolie et son ironie, des réclamations et des prières, cette volonté de justice sociale articulée dans une poésie où aucun mot n'est superflu, lourd ou prétentieux; le réel dans son état le plus naturel, humain, frais, fragile, provisoire et persistant, terre à terre et planétaire.

L'humanité de la personne était bien à la hauteur de ses paroles (pour le paraphraser) et chacune de nos rencontres était un moment privilégié. Je l'ai rencontré pour la première fois en 2002, lors du festival littéraire international Northrop Frye à Moncton. Nous étions invités à participer à une table ronde ayant pour thème la question: «La traduction: collaboration ou trahison?» J'ai prononcé quelques mots sur le fait que je ne me voyais pas tellement comme «collabo», mais plutôt comme résistante contre l'hégémonie de la monoculture et des rapports existants avec l'Autre. Lorsqu'il a pris la parole, Robert s'est plaint que je lui avais piqué son

idée. Par la suite, nous avons convenu que la traduction était une communion, avec tout ce qu'implique cette transformation, cet acte symbolique, métaphorique, alchimique, la signification profonde de chaque geste et de chaque mot qui relie les êtres.

Ensuite, nous avons «communié» en travaillant ensemble à une série de projets: la préparation d'un numéro d'*Ellipse* sur son recueil en 2003, une invitation à un lancement du numéro qui est devenu la première édition de notre festival Côte à Côte (dont il est l'instigateur) et, à travers tout cela, le beau projet dont on m'a fait cadeau en 2003: un recueil d'un choix de ses poèmes en traduction anglaise qui sera publié chez Guernica, projet auquel nous travaillions encore en novembre 2006. Ses correspondances comme ses conversations autour d'une table ronde, une table

de cuisine ou une table de travail dans une chambre enfumée où nous avons traduit, chacun de notre côté, un de ses poèmes, étaient des rencontres avec un être généreux, humble, tendre, honnête, travailleur, drôle, profond, passionné, engagé, plein d'humour et de jeu. Une personne authentique.

Nous avons été liés par une de ces amitiés qui arrivent comme un don des dieux sans qu'on l'attende parce qu'on ne peut pas en soupçonner l'existence avant qu'elle nous arrive par hasard, le genre d'amitié qui transforme le réel et l'imaginaire par on ne sait quelle alchimie, quelle magie.

Malgré le silence qui nous afflige, nous qui étions et qui serons lié.e.s à Robert par l'amitié, la lecture, la création, nous possédons encore beaucoup pour nous reconforter et nous ferons d'autres découvertes ensemble, des êtres humains solidaires les un.e.s des autres, dignes de sa compassion et de son espoir. Nous avons ses œuvres à lire, à relire... de quoi transformer nos vies. Que chacune de nos lectures soit une rencontre avec ce poète et cette personne extraordinaire. ■

Malgré le silence qui nous afflige, nous qui étions et qui serons lié.e.s à Robert par l'amitié, la lecture, la création, nous possédons encore beaucoup pour nous reconforter et nous ferons d'autres découvertes ensemble, des êtres humains solidaires les un.e.s des autres, dignes de sa compassion et de son espoir.





Teueikan

(téwégan) (tambour sacré des Innus)

PATRICE DESBIENS

avril 2007

Sous le tambour à
visage pâle
de la lune de
Sudbury

un poète
traverse
la rue Paterson
pour se rendre
de l'autre bord.

Sous ses pieds
la terre tremble
et se
ressaisit.

Le tonnerre tranquille
attend la pluie.

Under the
white face drum
of the moon
over Sudbury

a poet
crosses
Paterson street
to get to the
other side.

Beneath his feet
the earth shakes
and then
is still.

The silent thunder
waits for rain.

Hommage à Robert

ANDRÉE LACELLE

le samedi 14 avril 2007

Pour toi, Robert, qui a su poser la question de l'amour :
« Ai-je la poitrine assez grande les poumons
assez forts élastiques amoureux pour... » *
Toi, poète entre tous et parmi nous
Tu savais que l'amour est une question
Qu'abrite bout à bout le soleil de nos silences
Tu savais que la course a lieu quand le cœur se dilate

Je te cite, te récite :
« l'avenir se trame dans nos tripes
le statu quo est un risque énorme
aller vers l'autre voyager vers soi »

Je te cite, te récite :
« Je ferme la lumière avant que la lumière
se ferme et non sans avoir repéré le chemin
du stylo au matelas du papier au drap
des mots à l'amour »

Oui, tu es là, sur le toit de la rivière
Tes bras gerbes de fleurs
Saluant l'amour sous les éclairs
Tes poèmes fluides en maison flottante
Se livrent et délivrent
Recréent nos visages le temps de le dire
Ce tant d'espace qui nous resserre, qui nous sauve

Robert, merci au plus près de l'esprit et du cœur,
d'avoir su nous dire :
« aujourd'hui je reste chez nous
c'est pour aller loin loin »

*Toutes les citations sont tirées du recueil de Robert, *humains paysages en temps de paix relative*, prix du GG, Prise de parole, 2002.

Poème pour Robert Dickson

MYRIAM LEGAULT

je lis trop je ne bois pas assez
de poésie pourtant
le ciel en dégoutte
les vagues en explosent (vois-tu l'écume ?)
et c'est au fond de la mer que s'enterrent
les plus jolies perles

si au moins tu pouvais lire ce poème
toi qui respirais l'inspiration
même en expirant
toi qui m'en a servie
dans une tasse bien usée

poésie liquide à siroter à absorber
sous la peau
là où les univers s'entrechoquent
et les mots s'arrosent
comme des enfants

trop
tard
adverbes qui s'avalent mal
morceaux de métal
dans ma gorge

grandes mains sourire ridé ton accent de lumberjack
ta façon de laisser tomber des perles
en parlant

j'en ai attrapé une robert
regarde comme elle brille
sous mon stylo

malgré moi malgré toi je m'arrêterai
au bord de la mer je m'étirerai je la lancerai
de toutes mes forces

peut-être
que tu verras l'empreinte de son passage
dans le ciel

j'espère
que tu compteras les cercles
créés à la surface
avant de disparaître



HOWARD SCOTT
March 2007

*For Robert Dickson, in fond memory of translating
"Sudbury"*

*When the geese
Come back
To Sudbury
They'll wonder why
That poet isn't there
To write
Their flight*

D'origine ontarienne, Howard Scott a traduit le poème « Sudbury », tiré du recueil *humains paysages en temps de paix relative*, dans la revue *Ellipse*. C'est en songeant à ce poème qui évoque l'arrivée du printemps — « espérance d'outardes rentrant au bercail » — qu'il a rédigé son texte.



JEAN MARC DALPÉ
Montréal - 12 mai 2007

Cher Robert,

Le temps file à vive allure de ce côté-ci.

Déjà le printemps et les cerisiers du Mile-End fleurissent et je roule encore sur des pneus d'hiver.

Maureen est dans les montagnes à Banff, Marielle est dans le Chinatown avec un ami vietnamien de l'école, et moi je suis au bureau.

Le temps file à vive allure de ce côté-ci.

Plein de projets en cours - film, théâtre, prose.

Je vois Brigitte H. ce vendredi pour une lecture de ma traduction de *Blasted* de Sarah Kane - Roy et Céline jouent les rôles principaux. Et nous retrouver ensemble, Brigitte et moi, dans une salle de répétition après tant d'années me rappelle bien entendu les années au Canada Bread.

Et toi.

Le temps a toujours filé à vive allure de ce côté-ci.

Amitiés,

P.S. M et M t'embrassent.

